

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



La représentation du marronnage et du maquis, ou la mémoire reconstruite : Au seuil d'un nouveau cri de Bertène Juminer et de Demain est encore loin de Victor Bouadjio

Joseph Ngangop

Volume 19, numéro 3, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096421ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4127>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ngangop, J. (2022). La représentation du marronnage et du maquis, ou la mémoire reconstruite : Au seuil d'un nouveau cri de Bertène Juminer et de Demain est encore loin de Victor Bouadjio. *Voix plurielles*, 19(3), 688–703. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4127>

Résumé de l'article

Centré sur la question de la mémoire autour du marronnage et du maquis, cet article pose la problématique de l'exhumation de l'histoire, celle des Antillais et des Africains, partagée avec l'Occident. Il vise à secouer la conscience collective, à ressusciter et à enseigner des pans méconnus de l'histoire aux nouvelles générations, afin qu'elles puissent tirer fierté du passé et s'assumer au présent. Il s'agit de rompre le silence pudique, d'assumer le devoir de mémoire et de restituer l'histoire cachée. Il faut susciter la réflexion historique, commandée par « les sommations impérieuses que le présent adresse au passé » (Chesneaux) et, ici, reconstituer et se réapproprier à partir du patrimoine immatériel que représentent deux romans, *Au seuil d'un nouveau cri* de Bertène Juminer et *Demain est encore loin* de Victor Bouadjio, les traces d'une partie de l'Histoire des Antilles et de l'Afrique.

© Joseph Ngangop, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**La représentation du marronnage et du maquis, ou la mémoire
reconstruite : *Au seuil d'un nouveau cri* de Bertène Juminer
et de *Demain est encore loin* de Victor Bouadjio**

Joseph NGANGOP, Université de Dschang, Cameroun

Résumé

Centré sur la question de la mémoire autour du marronnage et du maquis, cet article pose la problématique de l'exhumation de l'histoire, celle des Antillais et des Africains, partagée avec l'Occident. Il vise à secouer la conscience collective, à ressusciter et à enseigner des pans méconnus de l'histoire aux nouvelles générations, afin qu'elles puissent tirer fierté du passé et s'assumer au présent. Il s'agit de rompre le silence pudique, d'assumer le devoir de mémoire et de restituer l'histoire cachée. Il faut susciter la réflexion historique, commandée par « les sommations impérieuses que le présent adresse au passé » (Chesneaux) et, ici, reconstituer et se réapproprier à partir du patrimoine immatériel que représentent deux romans, *Au seuil d'un nouveau cri* de Bertène Juminer et *Demain est encore loin*¹ de Victor Bouadjio, les traces d'une partie de l'Histoire des Antilles et de l'Afrique.

Mots-clés

Marron ; Maquis ; Histoire ; Mémoire ; Juminer, Bertène ; Bouadjio, Victor

Pour Noumbissié Tchouaké Maginot, « Le mot maquis s'est imposé dans l'espace colonial français du Cameroun par mimétisme et surtout par allusion aux faits de la résistance, qui ont concerné les Européens et notamment les populations françaises confrontées à l'armée d'occupation allemande, durant la deuxième guerre mondiale » (inédit, n.p). Le maquis désigne aussi bien un groupe de résistants que le lieu où ils opèrent durant la Seconde Guerre mondiale. Les résistants sont surnommés « maquisards », cachés dans des régions peu peuplées, forêts ou montagnes. La longueur de la définition qu'en donnent Zacharie Saha et Rose Nadine Mahoula Djokwe interdit une citation *in extenso* mais un simple extrait en révèle la pertinence :

Nous entendons par « maquis », les groupes de combattants de la guerre d'indépendance encore appelée guerre de libération nationale, de la résistance à l'opresseur impérialiste, organisés en cellules paramilitaires opérationnelles clandestines, disséminés dans des secteurs difficilement accessibles en raison de la topographie, de la végétation ou de tout autre élément de la géographie capable de les dissimuler. Il va de soi que les maquisards se livrent plus souvent à une

guerre asymétrique, notamment en utilisant la technique de la guérilla... Le maquis renvoie finalement à un mode de résistance ou de lutte contre un ennemi *a priori* supérieur par son statut juridique et tout naturellement en termes de rapport de force... Le Maquis, tel que l'historiographie camerounaise l'a consacré, désigne la Guerre d'indépendance encore appelée Guerre de libération menée au Cameroun entre 1955 et 1960. (112)

Le marron est celui qui alimente la subversion dans les domaines, cultive une forme d'opposition radicale et révolutionnaire. Le « Nègre marron » est défini par Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant comme « celui qui échappa aux habitations pour réfugier sa résistance dans les mornes » (43). C'est lui qui, en plein cœur des champs et sucreries, entreprend la contestation de l'ordre colonial qu'il poursuit dans les montagnes. L'esclave abandonne l'habitation de son maître et rejoint, dans les montagnes ou dans les bois, d'autres frères d'infortune, également fugitifs, avec lesquels il vit en hors-la-loi et en liberté. La forêt devient un espace où se cacher, pour reconstruire des formes d'identités personnelles et sociales, hors de l'univers esclavagiste. L'esclave et le Nègre marron se caractérisent par une certaine ambiguïté faite d'acceptation et de refus, même si cette ambivalence est masquée chez le second par un radicalisme, mieux une profession de foi vivement exprimée :

L'esclave s'accommode de l'habitation, de l'ordre esclavagiste et colonial, tout en les contestant par les minuties d'une résistance détournée. L'esclave est fasciné par le maître et déteste le maître, l'esclave imite le maître et se démarque du maître. Le Nègre marron, lui, forcé d'articuler son magistral refus dans une zone étroite (où fuir quand la mer est autour, tout partout ?), sans arrière-pays géographique, sans arrière-pays culturel sinon le lancinement d'une mémoire en voie d'oblitération, se voit obligé d'accepter bien des termes de ce nouvel ordre de l'existence... (48)

Quoi qu'il en soit, « Bien que réprimé, le marronnage est resté le seul lieu où le colonisé créole parvient à exprimer sa défiance ou son refus d'un destin dont il n'a pièce maîtrise » (153). On peut relever d'ores et déjà le souci du dominant/marginalisé de revendiquer son « être-au-monde » qui caractérise ces deux types de héros ; le « militantisme » très présent dans les traditions littéraires antillaise et africaine serait inspiré par l'intrépidité de ces combattants dont la posture a influencé le choix des mots et la tonalité virulente des écrivains de la Négritude.

Comment rendre pérennes les œuvres, bonnes ou mauvaises, entreprises par

les hommes ? Comment bâtir des vestiges pour que ces œuvres échappent à la patine du temps et permettent d'aboutir à la pérennisation du souvenir heureux ou douloureux ? Comment inverser la tendance en installant et en incrustant dans la mémoire collective l'histoire des victimes, et non seulement celle des vainqueurs ? A l'évidence, la confrontation des histoires, celle du chasseur et celle du lion, est nécessaire à la production du savoir et à la construction des connaissances.

Les enjeux d'une reconstruction de l'histoire

Les Antillais n'ont pas beaucoup écrit sur le marronnage, même si le marron sera reconnu plus tard comme un héros, à travers un lieu monumental, puisqu'une statue sera érigée en son honneur. Au Cameroun, si les historiens ont tenté de reconstituer la mémoire du maquis, les romanciers par contre ne se sont pas suffisamment approprié le sujet ; Hemley Boum, Victor Bouadjio et Mongo Beti s'y sont aventurés ; aux Antilles, Léonard Sainville et Bertène Juminer en ont fait la trame de leurs romans respectifs. Quoi qu'il en soit, l'importance des deux phénomènes dans l'Histoire contraste avec le peu de place que la littérature leur accorde. La littérature entend voler au secours de l'Histoire, d'où la pertinence de cette réflexion bâtie sur le socle de l'approche postcoloniale mais qui s'appuie aussi sur la notion de « représentation » telle qu'élaborée par Paul Ricoeur qui la définit comme « le mélange opaque du souvenir et de la fiction dans la reconstruction du passé » (« La marque du passé », 15).

On peut situer le marronnage dans une sorte de préhistoire et considérer que la relative grande distance qui la sépare du présent peut justifier, même maladroitement, un certain oubli, tout comme on peut aussi brandir l'argument plus ou moins fallacieux de la disparition des témoins oculaires. Le Maquis, par contre, est un phénomène relativement récent, plus ou moins frais dans les mémoires, nombre de victimes étant encore vivantes. La mémoire vivante des survivants affronte le regard distancié, critique ou déformé de l'historien ou du politicien et cette friction ne va pas sans rendre le devoir de mémoire lourd d'équivoque (124).

Pourtant, l'histoire est un patrimoine culturel qu'il faut sauvegarder et restaurer. Elle postule la réappropriation des traces du passé et la détermination de sa valorisation. Confisquer la victoire des esclaves en attribuant l'abolition de l'esclavage

à Victor Schoelcher, comme pour se donner bonne conscience, voilà un fait susceptible de faire basculer l'histoire dans l'oubli. Taire, dans le même ordre d'idées, les noms de Mackandal et de Boukman participe du souci de les ensevelir définitivement et gommer ces héros de l'histoire. La déroute de l'armée napoléonienne en 1803, face aux combattants haïtiens, prélude à la victoire de 1804, fait partie des faits historiques systématiquement occultés ; Gérard Barthélémy relève, pour la condamner, cette frustration d'Haïti : « La mémoire collective française effacera peu à peu le souvenir de cette colonie rebelle et la fera disparaître de son histoire et de sa littérature » (9). Fusiller Ouandié sur la place publique pour imprimer dans les esprits qu'il fut un malfaiteur indésirable, affubler les combattants de l'UPC² de « communistes », de « rebelles », de « maquisards » et autres « qualifications dépravées » (Saha et Djokwe 116) pour justifier leur extermination ; éliminer systématiquement et méthodiquement Um, Mounié, Ossendé, etc. afin qu'ils n'inspirent pas la jeunesse, déformer leurs discours et leurs intentions pour leur coller des étiquettes à connotation négative, sont autant des velléités d'altération de la réalité. En revisitant les problématiques du marronnage et du maquis dans les deux romans indiqués étudiés ici, il s'agit, selon Louis Philippe Dalember et Lionel Trouillot, « d'écrire la contre-histoire à celle qui est proclamée depuis l'espace européen » (86), d'arracher quelques bribes du souvenir à la « rapacité » du temps et à l'ensevelissement dans l'oubli, d'emmagasiner, dans les archives collectives de la mémoire, des blessures réelles et symboliques (Ricoeur 117).

De même, il faut évacuer des programmes scolaires le passé de l'Afrique et des Antilles tel qu'il est enseigné. C'est qu'une histoire plus ou moins fidèle toucherait aux intérêts de l'élite gouvernante, caste placée au pouvoir par les bourreaux d'hier. On peut se demander quel aurait été l'impact de la révolution haïtienne de 1804, bien restituée, sur les consciences noires. Elle aurait servi, sans doute, d'aiguillon à une véritable libération. On comprend pourquoi l'histoire des autres, celle de la métropole, est privilégiée ; il s'agit de laver les cerveaux, de couper les peuples de leur passé pour mieux les contrôler et poursuivre, *mutatis mutandis*, l'entreprise coloniale, d'éviter de créer des mythes susceptibles de galvaniser les peuples et de les porter en avant. La mémoire imposée est armée par une histoire elle-même « autorisée », l'histoire officielle, celle apprise à l'école et célébrée publiquement. L'histoire apprise

dans les romans du corpus contredit l'histoire enseignée et illustre à merveille le conflit « remémoration » et « mémorisation (Ricoeur 112). Il y a lieu de s'attrister de cet art du camouflage par lequel l'homme politique ne veut s'attirer le ressentiment de ses mentors occidentaux ; l'éducation dans les pays colonisés demeure encore une perverse entreprise de dénaturation de l'apprenant, visant à le garder dans l'ignorance et le mépris de ses valeurs. Ricoeur parle à cet effet de « la mémoire empêchée » ou de « la mémoire manipulée » (82) pour évoquer les détenteurs du pouvoir qui mobilisent la mémoire à des fins idéologiques.

Les forces en présence

Dans *Au seuil d'un nouveau cri*, l'antagonisme se situe entre esclaves et maîtres ; dans *Demain est encore loin*, entre habitants de Touni, les paysans et les colons administrateurs ou militaires. Les uns veulent asservir les autres, les dominer afin de mieux les exploiter. Ceux-ci se révoltent en vue de leur libération, engageant la bataille qui prend une forme violente. Le roman de Juminer montre, d'un côté, les maîtres blancs représentés par les frères d'Entefoix, le Petit et l'aîné, et leurs adjuvants noirs, les commandeurs. De l'autre, on rencontre les esclaves, Modestin, le Chef, Delangres. Le roman de Bouadjio obéit à ce schéma dualiste : on a, d'une part, l'administration coloniale, les *Cantou* (les militaires), le « Gomna » ; d'autre part, les habitants de Touni, Zodom, les paysans, les « patriotes » (ASNC 80). L'arsenal répressif des premiers est impressionnant : armes, camions militaires, fusils. Les seconds se défendent avec des outils rudimentaires : machettes, armes artisanales. Il convient de relever un déséquilibre dans les moyens de combat ; on parle de « coutelas meurtriers » pour les esclaves, de « fusils cracheurs de mort » (ASNC 19) pour les colons. Qu'il s'agisse de marrons dans le roman de Juminer ou d'adeptes de la révolution à Touni chez Bouadjio, l'arsenal est presque le même : la foi est l'arme essentielle de ces hommes qui se battent pour conquérir un espace de liberté. Les combattants tiennent grâce aux ressources psychologiques dont ils se dopent. Alors que les paysans ou les patriotes mettent les mains en visière pour surveiller ou observer les *cantou* (341), cette technique n'est pas efficace lorsque le regard doit franchir une grande distance ; les *cantou* bénéficient de la suprématie des temps modernes, car à travers leurs jumelles, ils observent le moindre mouvement humain

dans la vallée. Ils disposent d'armes automatiques dont les bruits fendent l'air. Parlant des *sinistres*³, le narrateur affirme : « D'autres n'avaient pour toute arme qu'une machette ou une lance de chasseur, mais tous avaient autour du cou un gri-gri censé les rendre supérieurs aux cantou » (DEL 346). Les romanciers installent marrons et maquis dans la posture de victimes qui jouissent du privilège de placer leurs bourreaux « en position de débiteur de créance » (Ricoeur 122) ; l'enjeu, on le voit, est moral. Le devoir de mémoire, précise Aristote, est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi (cité par Ricoeur 126). Parlant de « sinistres », il convient de noter qu'il s'agit d'un mouvement d'obédience upéciste comme le révèle un pan de l'histoire du Cameroun : « Le 10 octobre 1957, Sengap Martin, Secrétaire Général de la Jeunesse démocratique camerounaise, crée à Baham avec ses compagnons, le Sinistre de la Défense Nationale Kamerunaise (S.N.D.K.) » (Saha et Djokwe 112). Les « langues » de la Résistance sont des armes vives : « Créer ces modes de présence au monde par le surgissement de langues autres, c'est recourir à beaucoup d'inventivité, [...] entrer dans un monde neuf, savoir organiser le désordre, parler à autrui de lui-même » (Farge et Chaumont 37). En ébauchant un avenir affranchi des horreurs vécues, le marron en appelle à la résistance, à l'engagement, à l'indignation, à une autre vie.

Les positions occupées par les uns et les autres sont contrastées ; dans *Au seuil d'un nouveau cri*, les marrons trouvent refuge dans les montagnes, délaissant les habitations à leurs bourreaux ; les premiers s'approprient le haut, les seconds restent cantonnés en bas. Ce n'est pas le cas dans *Demain est encore loin* où paysans et sinistres abandonnent les villages aux cantous pour élire domicile dans la vallée. Les « gens du vent »⁴ remontent dans les domaines pour s'approvisionner en denrées alimentaires à l'insu des cantous. L'exode des paysans et combattants dans la vallée donne l'opportunité au narrateur d'en brosser une description pittoresque ; il en ressort que c'est un enfer où intempéries ; animaux sauvages et reptiles s'ajoutent à la peur multiforme pour pousser la souffrance à son acmé :

Pour survivre dans cette vallée, il ne fallait plus se lamenter devant l'adversité. Il fallait lutter. Il fallait ruser. Et se méfier, non seulement des cantou et de leurs avions, non seulement du vent, non seulement des maladies et de la faim, mais aussi de la nature, du froid glacial des nuits de saisons sèches, des insectes qui restaient sages tant que vous aviez l'œil ouvert, mais qui se mettaient à l'œuvre dès l'instant que le

sommeil vous prenait, des vipères, des serpents à sonnette, des pythons, de toutes ces bêtes qui partageaient la brousse avec les hommes. (321)

C'est dire que la cachette des fuyards, leur gîte, est loin d'être un cadre douillet. Bien que la représentation du passé soit un sujet complexe, on peut dire, quel que soit le degré d'écart ou de conformité à la norme (voir Lukacs), que les deux auteurs identifient clairement les victimes et les agresseurs.

Le dessein de la bataille

Les objectifs de la lutte sont communs, d'un roman à un autre ; il s'agit de la contestation ou de la préservation d'un ordre, selon les camps. L'esclavage et les travaux forcés dans les plantations justifient la naissance de la révolution en vue de renverser le *statu quo* : « La Révolution, poursuivait Zodom, était la chance du pays, le mouvement qui allait libérer tous les hommes et donner sa chance à chacun. Dans pas longtemps, le pays reviendrait aux mains de ses fils et ce serait terminé tout ce verbiage dont le gomna et ses agents rebattaient les oreilles des gens » (DEL 88). La mission confiée à Zodom par les patriotes, initiateurs de la révolution, est claire : « informer la population. Pour dire aux gens que le temps était venu de redresser la tête. Pour leur rappeler qu'ils étaient ici chez eux, et que c'est le gomna qui était en terre étrangère. Pour appeler sous le drapeau les hommes vaillants prêts à verser leur sang... » (88).

Modestin n'est pas loin de cet idéal : « Les colons, les esclaves, les commandeurs, le fouet : tout ça, c'est fini » (ASNC 22). La prise de conscience de l'opprimé d'hier l'incite à répondre à la violence par la violence, à appliquer la loi du Talion, à se venger, à terroriser le Maître, animé d'un esprit subversif qui vise à miner un système d'exploitation odieux :

[...] vos échine, trop longtemps courbées, s'étaient du même coup raidies ; vos bouches, trop longtemps muettes avaient conquis le verbe de la revendication fulgurante ; vos forces, trop longtemps gaspillées à enrichir autrui, à courber, à gerber, à transporter la canne maudite et, en même temps, à préparer à petit feu votre mort collective, avaient enfin porté feu et mort chez le colon. (25)

Monsieur Jean-Marie exulte à l'idée de la soif de souveraineté qui habite tout un peuple : « On va être indépendants ! In-dé-pen-dants ! Les Fracin vont bientôt partir ! Notre pays, bientôt de retour ! » (DEL, 192). L'instituteur jubile en même

temps qu'il essaie de convaincre les sceptiques ou les indifférents : « L'indépendance, c'est le *lepeue*, la prise en main de notre avenir. La liberté, quoi ! Vous ne voyez vraiment pas de quoi il s'agit ? » (193).

Les multiples incendies enclenchés par les marrons visent à fragiliser les colons, en endommageant les récoltes et les champs de canne, ces structures par lesquelles on a institué l'esclavage et les classes sociales : « La vie intérieure des groupes dominés peut aussi souvent prendre la forme de la 'Schadenfreude' : une certaine jubilation à voir les infortunes d'autrui » (Farge et Chaumont 104). Les déboires des bourreaux sont généralement considérés par les victimes comme la manifestation d'une justice immanente.

La structure des mouvements

Marronnage et Maquis brillent par leur mode organisationnel ; les Marrons habitent les flancs des collines, les sommets de montagnes. C'est un monde hiérarchisé : « Tu imaginas tes frères là-haut, assis en rond dans la grotte trapézoïdale, sous l'immense voûte soutenue par des colonnes basaltiques. Un étendard frappé de deux bandes horizontales rouge et bleue dominait le siège du chef assisté du comité des Sages dont tu étais membre... » (ASNC, 36). L'organisation verticale, couplée à la forme géographique du lieu, à la disposition spatiale des membres, au choix du nombre et des couleurs, en fait un temple, un lieu sacré. L'intérieur du sanctuaire n'en reflète pas moins une structure pensée où rien n'est laissé au hasard :

Au centre de la Grande Grotte, entre la chaire du chef entouré du comité des Sages et l'auditoire disposé en hémicycle, à croupetons, il y avait un bloc basaltique : la table des serments. C'est là que chacun d'entre vous était venu tremper un doigt vengeur dans les entrailles d'un coq frais sacrifié et jurer sa haine des Blancs avant de recevoir sur le front l'empreinte du pouce ensanglanté du chef. (52)

C'est un univers compartimenté ; la preuve, l'existence de la « Grotte de Réflexion, celle plus profonde et moins vaste, au milieu de laquelle se trouvait une faille où courait une rivière souterraine avant de se perdre tout au bout dans un gouffre sans fond » (60). C'est là que le combattant prête serment après une phase d'initiation par des officiants en cagoule, où on fait « apposer sur ton front le sang d'un coq de combat, imprégnant le pouce du chef. On t'avait dit : 'Réfléchis bien !... Si tu n'es pas

sûr de nous rester fidèle, tu peux encore partir. Ce sera moins grave que si, demain, tu devenais parjure. Aucun combattant ne peut quitter notre mouvement' » (61). Bien plus, la forteresse est gardée ; des sentinelles rigoureuses et toujours sur le qui-vive et des guetteurs omniprésents et invisibles veillent au grain ; Modestin, à cause d'une négligence, est passé à côté du pire. La vigilance, ajoutée à l'existence de mots de passe, entre autres, sont des éléments suffisants pour contester la thèse de la non-rationalité des Noirs par laquelle on a voulu légitimer l'esclavage. Dans le dispositif de sécurité ou d'attaque orchestré par les esclaves, il y a des guetteurs dissimulés à des endroits stratégiques, « jugés au faite des arbres » (19). A partir de ce mirador, ils ont une vue d'ensemble et contrôlent le champ de bataille.

Le passage du prévenu Modestin devant un tribunal où il est entendu avant d'être condamné, est un autre fait illustratif d'une structure organisationnelle fiable. Le chef, juge, lui pose des questions devant une assistance. Les principes militaires sont appliqués à la lettre pour tout coupable dans le roman de Bouadjio (335) ; en cas de trahison venant d'un combattant, ce dernier est traduit devant la cour martiale et son exécution prononcée. C'est dire que les punitions sont prévues ; c'est le cas du « tcha-tcha », « trou d'eau et instrument de torture inventée par les sinistres » (DEL, 318). Miaffo Nkam y subit le martyre pour avoir transgressé un des décrets du vent qui recommande « la mobilisation systématique de tous les hommes en âge de recevoir un endoctrinement politique dont il fallait s'imprégner avec ferveur, pour le convertir ensuite en rage de tuer si besoin était, pour le triomphe de la cause » (318). Au regard de toutes ces subtilités, on est porté à croire, comme James C. Scott, que « tout groupe dominé produit, de par sa condition, un texte 'caché' aux yeux des dominants » (12). Par ces faits non révélés par l'histoire officielle, on aperçoit sur quels ressorts s'appuient les entreprises de manipulation de la mémoire.

Bien plus, il y a le « vent », mouvement de défense qui mène une guerre asymétrique, groupe mystique et mystérieux dont les techniques et les stratégies sont difficiles à cerner. Voici comment on le présente :

Des ombres furtives se détachèrent d'un groupe de bananiers : on approchait. Les sissongo, hauts comme une fois et demie la taille d'un homme, avaient poussé serrés au bord de la route. Ils s'agitèrent comme au passage du vent, et trois hommes en sortirent. A la queue leu leu, ils marchèrent à pas feutrés, tels des animaux sauvages trop habitués aux incursions de chasseurs. Au moindre bruit suspect, ils s'évanouissaient

dans la nature : c'était le vent (DEL, 261).

Deux noms de ce trio sont révélés, à savoir Che Po et Ban To Kwe. L'identité du troisième homme n'est pas déclinée. A la moindre alerte, on se rend compte que c'est un groupe formé et nanti d'une capacité réactionnelle exceptionnelle, chez qui la prudence est de mise : « A pas de loup, ils s'avançaient vers la case du devin, quand un appel immobilisa leurs pas : 'Too Téné ! Too Téné !'. Ils quittèrent alors le sentier, se dispersèrent dans le champ autour de la case du devin, mettant en pratique la théorie de l'encerclement apprise dans la forêt, peu après la formation du Mouvement Pour l'Autodétermination » (261-262). L'homme qu'ils pourchassent, les découvre et vient vers eux ; la conversation engagée au terme de laquelle Tessop est assassiné, révèle la nature et les objectifs du Vent :

- « Qui êtes-vous ? » leur demanda-t-il, prenant un maintien ferme et digne.
 - « Qui nous sommes ? réplique Che Po. Des amis du Peuple, et des ennemis de tous ceux qui parlent comme tu l'as fait sur la place du marché.
 - Le vent ! s'écria le transporteur.
 - Oui, le vent, nous sommes le vent, fit Ban To Kwe, et nous luttons contre le gomna, contre les cantou, contre les riches et contre tous ceux qui exploitent le Peuple.
 - Nous allons tous les réduire en bouillie, pour en cimenter les routes du pays », intervint à son tour le troisième homme.
- Du canon de son fusil, Che Po poussa Tessop vers le sentier. Et ils disparurent dans la nuit (DEL, 262).

Maquis et clandestinité

On note la fuite des combattants du village vers la ville, de la zone francophone vers la zone anglophone dans *Demain est encore loin*, des habitations vers les collines et les morne dans *Au seuil d'un nouveau cri*. C'est dans cette mouvance que Nkam est embauché à la CDC à Kumba. A travers champs et forêts, il traverse la frontière via Loum et regagne cette cité anglophone. Dans cette zone relativement calme, prospère le maquis ; une organisation secrète au sein de la CDC travaille pour un parti politique qui lutte pour l'indépendance (154).

Le maquis est une conséquence directe de la violence qui s'abat sur les habitants de Touni ou sur les combattants ; le récit de Nkam, une fois en ville, est un témoignage vibrant des atrocités : « Il racontait avec précision comment les coups de

gourdin pleuvaient sur les gens de Touni, sur leur tête, dans leur dos ; comment les Cantou frappaient, tiraient ; comment on gémissait, râlait tout en étant traîné dans des camions » (DEL, 134).

La mévente du café cristallise les ressentiments, révolte les paysans et alimente la révolution, ainsi que le confie Téné, le beau-père, à Miaffo Nkam :

Depuis ce matin, depuis ton départ avec ton café, des inconnus sortent de la brousse, contournent les cases et se mettent à parler aux gens, à voix basse... Ils portent des fusils... La solution qu'ils proposent à nos problèmes, c'est qu'on se débarrasse du café, et tourne ainsi le dos, une fois pour toutes, à la ville... Ils nous demandent de détruire les ponts pour empêcher les voitures de passer... (227-228)

Des cantous envahissent le marché de Touni. L'hélicoptère dans les airs sillonne le marché et effraie la foule. Cette expédition punitive est organisée par le gomna pour punir les habitants de Touni de l'échec de la vaccination ; l'administrateur, en plus, n'a pas apprécié la tournée bafouée et ridiculisée des commis agricoles dans le même village. C'est avec un air de vengeance que les « casques », dans l'espace d'un cillement, bouclent le marché grâce à « une technique d'encerclement professée dans n'importe quelle académie militaire, dans n'importe quel camp d'entraînement au combat » (116). Il est exigé à chacun, entre autres, carte d'impôt, de recensement, de vaccination ; la violence des cantou, matérialisée par des coups de gourdins et des coups de feu, provoque une débandade générale. Après un autre meurtre, celui de Tessop, riche transporteur, les cantous interviennent et embarquent les paysans. Ils sont en quête de villageois en relation avec le vent.

Esclaves et marrons partagent en commun la haine du colon, les seconds un peu plus que les premiers ; que l'on en juge par cet extrait :

Jamais aucun Blanc n'était allé plus haut que nègre, c'est-à-dire animal, pour te désigner. Un poulet avait-il disparu ? Encore un coup de ces fichus nègres-mangoustes. Fallait-il cueillir des noix de coco ? Hé, macaque, grimpe un peu là-haut ! Quant à ces nègres marrons, ce n'étaient qu'une bande de guimbeaux qu'on descendrait un à un, à coups de fusil. Les négresses souffraient d'un répertoire encore plus vaste, ce qui n'empêchait pas la Petit de s'y vautrer consciencieusement, aussi bien en plein champ que dans les cases ; tout dépendait de l'heure à laquelle son démon le piquait. (ASNC, 73)

Les colons ont pour adjuvants les commandeurs, les deux conjuguent leurs efforts pour faire regretter au déserteur rattrapé son geste :

Tu ne savais que trop comment se terminait une évasion manquée. On commençait par lâcher les chiens, après leur avoir fait flairer des hardes. Des colons, armés de fusils, éperonnant leurs chevaux, suivaient les sentiers, tandis que les commandeurs, coutelas en main, ratissaient les fourrés. Si après avoir « fendu les cannes », le fugitif ne parvenait pas à atteindre la montagne, il était fatalement rattrapé, ramené, et alors il ne lui restait plus qu'à endurer en silence, jusqu'au déchirant appel à la pitié : « Pardon, mon maître ! (74)

On peut dire avec Arlette Farge que « tous les systèmes de domination, sans exception, produisent leur moisson d'insultes et d'atteinte à la dignité humaine – l'appropriation du travail, les humiliations publiques, les châtiments corporels et le fouet, les viols, les gifles, les regards chargés de haine, le mépris, le dénigrement ritualisé, etc. » (88). L'arrestation et l'assassinat de Delangres, le vieux et de Modestin, marquent la victoire définitive des Noirs sur les Blancs ; il s'agit d'un dénouement fictif parce que très loin de la réalité ; il serait sans doute l'expression du souhait ou du désir refoulé de l'auteur. Par contre, on note l'échec de la révolution dans *Demain est encore loin* ; ce dénouement est le reflet de la réalité ; le pessimisme contenu dans le titre est significatif à cet égard, car à la colonisation a succédé le néocolonialisme, un autre tissu qui entre dans la confection du vêtement de l'oppression. L'offensive des cantous, appuyés par « un escadron de cinq avions » (DEL, 345), débouche sur un bilan lourd en termes de pertes dans le camp des nationalistes ; les avions volent bas et crachent des balles dans un vacarme de tonnerre. Le Redoutable et ses hommes, bien que galvanisés, ne supportent pas les frappes de l'adversaire dont la supériorité en armes et munitions est évidente : « Un concert de fusils-mitrailleurs venait de s'élever autour d'eux. Des sinistres, transpercés de balles, exécutèrent de bonds prodigieux, derniers gestes de vie, et s'écroulèrent lourdement dans l'herbe » (347). « D'ailleurs, comment les combattants du peuple auraient-ils pu, avec leurs armes rudimentaires, résister à une embuscade bénéficiant de tant de moyens ? » (347), remarque, avec pertinence, le narrateur.

Dans le pessimisme ambiant, des jours sombres sont annoncés ; un notable aux propos pertinents se mue en contradicteur de M. Jean-Marie, directeur d'école, nanti d'un poste récepteur qui vante l'indépendance. Il tempère l'ardeur et l'enthousiasme de ce dernier qui pense que l'indépendance est le sésame du bonheur :

Le bruit qui court est tombé dans vos oreilles à tous. L'avenir est mauvais, mauvais, mauvais. Mauvais !... On dit que nous allons avoir à

manger les fientes d'oiseaux. Que nous allons ramper dans l'herbe comme des serpents pour vivre un jour de plus. Que nous allons oublier que nous sommes des êtres humains. On dit tout cela. Si quelqu'un ici sait comment trouver le sommeil quand on a peur du lendemain, je l'en supplie, qu'il me le dise ! Ils s'en iront sans doute, les étrangers, mais... nos jours fastes ne sont pas pour demain. (194)

Cela renvoie, dans un rapport d'intertextualité, au titre tout aussi pessimiste de Ayi Kwei Armah, *L'âge d'or n'est pas pour demain*⁵

Révolution et intransigeance

Les principes révolutionnaires l'emportent sur les sentiments filiaux dans le roman de Bouadjio. Le plan ourdi par Le Redoutable en vue de surprendre les cantou échoue, sans doute parce qu'il est éventé. Le traître, c'est le père de Ban To Kwe qui a prévenu les cantou, lui qui désavoue cette guerre. Le contraste entre le père, réactionnaire, et le fils, combattant, surprend plus d'un. Un drame familial éclate, qui oppose père et fils, le second soumettant le premier à un interrogatoire ferme. On se serait attendu au mieux à ce que le fils innocente son géniteur, au pire à ce qu'il s'éloignât du procès pour laisser à d'autres la responsabilité du verdict. Le sinistre est confronté à un choix cornélien entre le père et la patrie ; le combattant ne tergiverse pas et ordonne, sans état d'âme, l'exécution de son parjure de père. Au nom de la révolution, le parricide est commis.

Cette scène macabre a son pendant dans *Au seuil d'un nouveau cri*. En effet, les sentiments raciaux sont sacrifiés à l'autel de la proximité idéologique. Modestin, Noir, est ami de Delangres, Blanc. Le marron refuse de tuer ce dernier, par ailleurs son bienfaiteur, désobéissant aux principes rigides de la Révolution qui stipulent que le conflit est racial et que tout Blanc est ennemi du Noir. Comment assassiner Delangres, homme à l'humanisme avéré, sous le seul prétexte qu'il est d'une race différente de la sienne ? Pourquoi abhorrer un Blanc qui n'est pas colon ? Modestin fait triompher la raison sur la passion même si ce choix lui vaut la punition suprême. Dans *Demain est encore loin*, le bon sens habite également les combattants ; c'est ainsi que Monsieur Bézier, boulanger blanc, est épargné des tueries par les sinistres, sauvé non seulement par la pratique de la langue locale, mais par la défense de la cause des sinistres ; ce Grec communiste est un progressiste philanthropique, adepte des causes justes. Il se présente comme une victime du gomna et se pose en

s'opposant à un autre Blanc, M. Poulis, capitaliste.

Il convient de noter que « par un curieux et habile stratagème sémantique » (Farge et Chaumont 166), on a réduit l'impact de la bataille menée par ces hommes désignés par ceux qui ont écrit l'histoire des vainqueurs de Marrons et maquisards ; il urge de décharger ces expressions et de les charger de connotations nouvelles ; Pierre Laborie déclare : « J'ai l'honneur d'être appelé maquisard car c'est un mot qui, dans l'histoire future, représentera et englobera tous les qualificatifs servant à désigner les purs soldats de France et surtout de la République : héroïsme, sacrifice, abnégation et honneur » (251). Les mots pour désigner ce combat sont fortement édulcorés et, en les réduisant à la « rébellion », on opte sciemment pour une forme d'expression qui conforte la parole dominante des armées puissantes et coloniales et qui masque la réalité d'opérations militaires brutales sur des sujets qui aspirent à la liberté. Par le sens péjoratif, on a voulu procéder à un artifice de langage, un déplacement de sens mensonger pour masquer les dessous d'une guerre justifiée par la soi-disant mission civilisatrice. Pourtant, les pertes en vies humaines notées des deux côtés font des uns les agresseurs, les bourreaux, les meurtriers et des autres, les victimes innocentes, des combattants, des héros. Ce brouillage des situations vise à gommer l'histoire et à imposer un silence quasi total sur les drames initiés par la France. On comprend pourquoi marronnage et maquis, qui demeurent les symboles les plus forts de renversement de l'ordre esclavagiste, occupent une portion congrue dans l'espace éditorial.

Conclusion

Maquis et marrons s'accommodent de la cachette assimilée à un retrait de l'espace conventionnel, à une dissimulation. Tous les deux sont le lieu par excellence de l'activité politique, du bouillonnement intellectuel dans une situation répressive imposée par l'adversité. Le travail de militant continue dans l'ombre. Il y a, comme le dit Julien Freund, une violence suscitée par la dynamique conflictuelle qui alimente « la relation sociale » (113), entendue comme le comportement de plusieurs individus ou groupes qui règlent leur conduite les uns sur les autres et s'orientent en conséquence. Les deux mouvements se caractérisent par la fuite hors des espaces contrôlés par les maîtres ou les bourreaux. Le refuge dans des lieux inaccessibles offre

la possibilité d'une relative liberté. La géographie de l'île avec ses hauteurs offrait aux esclaves un cadre idéal ; le maquis au Cameroun se déploie dans les forêts et rarement en montagne, bien que le relief de l'Ouest-Cameroun soit accidenté. Le marron et le maquisard ont suscité un nombre considérable d'épigones sur le plan intellectuel dont « Légitime Défense », d'une part, et *Main basse sur le Cameroun* de Mongo Beti, d'autre part, furent quelques-uns des manifestes. Leur posture a joué un rôle fructueux et décisif sur le choix des mots, les phrases, les propos des écrivains de la Négritude pour lesquels « Le langage s'allie à l'autorité du ton pour infléchir les sentiments, faire surgir la honte de la défaite et inciter au réveil collectif face à l'ennemi » (Farge 26). En effet, les deux mouvements de résistance furent une arme de combat et un instrument de pensée.

Bibliographie

- Barthélémy, Gérard et Christian Girault, dir. *La République haïtienne. Etat des lieux et perspectives*. Paris : Karthala, 1993.
- Beti, Mongo. *Remember Ruben*. Paris : Harmattan, 1974.
- Bouadjio, Victor. *Demain est encore loin*. Paris : Ballant, 1989.
- Boum, Hemley. *Les maquisards*. Ciboure : La Cheminante, 2015.
- Chamoiseau, Patrick et Raphaël Confiant. *Lettres créoles*. Paris : Gallimard, 1999.
- Farge, Arlette et Michel Chaumont. *Les mots pour résister*. Paris : Bayard, 2005.
- Chesneaux, Jean. *Le mouvement paysan chinois (1840-1949)*. Paris : Seuil, 1973.
- Dalembert, Louis.-Philippe et Lionel Trouillot. *Haïti, une traversée littéraire*. Paris : P nationales d'Haïti, Cultures France, Philippe Rey, 2010.
- Françoise, Lemaire. « Le marronnage », histoire par l'image. Consulté le 21 mars 2019 <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/marronnage>.
- Freund, Julien. *Sociologie du conflit*. Paris : PUF, 1983.
- Juminer, Bertène. *Au seuil d'un nouveau cri*. Paris : Présence Africaine, 1963.
- Laborie, Pierre. *Les Français des années troubles : de la guerre d'Espagne à la Libération*. Paris : Seuil, Coll. « Points/Histoire », 2001.
- Lukacs, Georg. *Le roman historique*. Paris : Payot, 1965.
- Noumbissie Tchouaké, Maginot. « Violence et clandestinité dans l'espace colonial camerounais », inédit.

---. *Bamiléké ! La naissance du maquis dans l'Ouest-Cameroun*. Yaoundé : Ifrikiya, 2017.

Ricœur, Paul. « La marque du passé ». *Revue de métaphysique et de morale* 1 (1998). 109-121.

---. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, 2000.

---. *Histoire et vérité*. Paris : Seuil, 2001.

Saha, Zacharie et Rose Nadine Mahoula Djokwé. « Maquis, rébellion et violence en pays bamileké : essai sur la construction d'une identité hybride (1957-1971) ». *Les Grassfields du Cameroun. Des fondements culturels au développement humain*, Éditions du Cerdotola, 2017. 111-120.

Sainville, Léonard. *Dominique Nègre Esclave*. Paris : Présence Africaine, 1978.

Scott, James C. *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*. Paris : Amsterdam, 2009.

Notes

¹ Ces deux romans seront respectivement désignés par dans le texte par ASNC et DEL.

² Union des Populations du Cameroun, parti politique aux relents nationalistes créé en 1948.

³ C'est la branche radicale de l'UPC.

⁴ Personnages de l'UPC affublés des dons d'ubiquité et d'invisibilité.

⁵ Traduction française du célèbre roman *The Beautiful Ones Are Not Yet Born* (1968).